

L'ingéniosité d'Isabey consacra sa gloire. Sa femme ouvrit un salon littéraire dans leur somptueux hôtel particulier de la rue des Trois-Frères où se rencontrèrent des artistes. Mademoiselle Mars, Talma, Rachel, des ministres, Talleyrand, Fouché, des écrivains :

Un soir, Balzac s'y trouva à côté de la duchesses d'Abrantès, qu'il incita à écrire ses mémoires, lui procurant ainsi le moyen de rétablir pour un temps, sa fortune, très compromise.

En 1815, « l'adresse » d'Isabey le tira, une fois de plus, d'un terrible embarras : les diplomates qui avaient pris part au Congrès de Vienne, lui avaient demandé d'exécuter un dessin les représentants tous, à l'issue d'une des conférences.

Or, lord Wellington et le prince de Talleyrand exigeaient tous les deux de figurer en première place sur ce dessin. Isabey concilia leurs prétentions : « Dans ce dessin, expliqua-t-il, lord Wellington entre dans la salle des conférences. Tous les yeux se portent sur lui, il peut se croire le roi de la scène. Quant au prince de Talleyrand, assis dans le fauteuil du milieu, il occupe, par le fait, la place d'honneur du tableau... »

Avec l'âge, survint le cortège habituel des épreuves et des maladies. Isabey perdit sa femme, qu'il chérissait tendrement, et en éprouva un profond chagrin. Après la Révolution de 1830, il vendit son hôtel de la rue des Trois-frères et s'installa à l'Institut, dans un appartement mis à sa disposition par le gouvernement de Juillet.

Il s'éteignit le 18 avril 1855, à l'âge de 88 ans. Jusqu'à son dernier souffle, sa jeunesse d'esprit et de cœur suscita l'admiration de son fils Eugène qui, lui aussi, figurera, un jour, parmi les peintres dont la France peut, à juste titre s'enorgueillir.